

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 76 (1949)  
**Heft:** 3

**Artikel:** L'école... et la vie des des champs  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-226795>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 23.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'école... et la vie des des champs

Comment se fait-il, qu'en dépit des circonstances favorables, la terre soit de plus en plus abandonnée ?

Un peu partout, à l'heure qu'il est encore, beaucoup de jeunes agriculteurs, n'ont qu'un rêve : devenir fonctionnaires, facteurs, commis de poste, employés de chemins de fer, buralistes ; l'âme du paysan est déracinée.

A cela, il y a des causes générales : la facilité des communications, les appels incessants de la ville à la population rurale, sous forme d'expositions, de concours agricoles, de fêtes, de centaines ; le service militaire, la fascination des salaires plus élevés, le mirage d'une vie qu'on s' imagine plus facile et plus douce.

Il y a aussi l'ébranlement et la dislocation de la famille agricole, la décadence des sentiments qui assurent la cohésion familiale ; le respect des parents, l'union entre frères et sœurs, l'esprit d'association et de solidarité, en vue d'un travail en commun. Les fils quittent le père pour échapper à son autorité ou à sa surveillance. Rares sont les fermes où travaillent ensemble des frères mariés.

*La ruine de l'esprit de famille est l'une des principales causes de l'abandon de la terre.*

Mais c'est l'école qui est le principal coupable. Le jeune écolier est humilié d'être un enfant des champs ; ce sentiment s'accuse surtout quand il est en présence d'un enfant de la ville : bien à tort, il se croit inférieur à lui. Il s' imagine que le travail de la terre est moins élevé en dignité que le travail de bureau ou de l'industrie : il n'est pas loin de penser que c'est le moins reluisant de tous les métiers. Il croit que l'école et la ferme sont deux mondes complètement distincts, très éloignés l'un de l'autre, n'ayant aucun point de contact, et le premier infiniment inférieur à l'autre.

Or, cette mentalité est essentiellement l'œuvre de l'école. L'enseignement scolaire trop intellectuel, trop étranger à l'enfant et à son milieu, la favorise et la développe.

L'école considère le petit paysan comme un écolier abstrait ; elle ne le voit et ne le place pas dans la réalité. Elle cherche à lui donner des clartés de tout ; elle le tire du milieu où il est né et où il doit vivre ; elle fait émigrer son jeune cerveau, elle le déracine. Plus l'enfant se montre bon écolier, plus il profite des leçons, plus il apprend, plus il s'éloigne de la terre et de la charrue.

Et s'il s'attarde à l'école après 13 ans, sa vocation agricole est bien compromise.

L'école développe — peut-être — l'intelligence, la raison, le jugement, le bon sens, la volonté ; elle rompt sûrement les liens qui attachent l'enfant et l'homme au sol natal, au métier héréditaire. Elle se désintéresse des forces puissantes qui dorment dans les régions profondes de l'âme. Si elle savait réveiller ces forces, les cultiver, les diriger, les utiliser, elle retiendrait l'enfant au village et préserverait les terres de l'abandon. Elle s'en désintéresse ; son enseignement reste trop exclusivement intellectuel ; elle méconnaît la qualité intime de l'écolier, son origine, son milieu, son atavisme, son avenir ; c'est un désastre pour la vie agricole. Pour que les champs soient labourés, il faut que l'école commence par cultiver et élever des laboureurs. Non pas qu'elle doive enseigner l'agriculture, mais elle devrait donner une éducation, une culture morale en vue du métier agricole.

L'école doit surtout éviter de glacer les bonnes dispositions. Que jamais le maître ne dise à l'écolier paresseux ou moins intelligent : « *Toi, tu n'es bon qu'à faire un paysan.* » Car les meilleurs ne voudraient plus, après cela, cultiver la terre. Un rien peut compromettre la vocation.

L'école ne doit jamais manquer d'exalter ce que la vie agricole a de sain, de beau, de noble. Qu'elle ne craigne pas de remuer les atavismes, d'y faire appel, de les glorifier ! Il faut qu'elle considère ses élèves comme des apprentis laboureurs, et qu'elle s'applique à diriger dans ce sens leur mentalité.

Elle doit dire au petit agriculteur : « Tu n'as rien à envier à l'écolier des villes ! Tu le vaux ! Il voit les musées, tu vois les beautés du printemps et des prairies en fleurs, la splendeur des moissons mûries. Il est moins fort, moins bien portant que toi. Tu n'as pas besoin de lui. Il a besoin de toi, puisque tu le nourris. C'est sur toi que compte la patrie, si, un jour, elle est menacée ! » Que l'on ne craigne pas quelques exagérations : assez d'autres influences remettront les choses au point. L'école doit, chaque matin, faire vibrer l'âme de l'enfant avec ce chant ; cette vibration se prolongera dans sa vie. Qu'elle lui donne l'orgueil du métier ; il ne l'a pas. Qu'elle lui montre le paysan créant avec l'aide de la nature, les plantes, les blés, les fruits ; façonnant à son gré les animaux, les perfectionnant, les améliorant. Qu'elle personnifie les forces de la nature.

Qu'elle relève le travail de la terre aux yeux de l'enfant, en la parant de la noblesse de sa science. Qu'elle leur montre à la ferme, les merveilles de cette science ! Que jamais le jeune paysan se sente dépaysé à l'école. Qu'il ne s'y croie jamais dans un monde étranger à celui où il vit avec ses parents, bien supérieur, beaucoup plus distingué ! Qu'elle prenne dans un petit cours d'agriculture, dans les choix des lectures, des dictées, des pages d'écriture, le trait d'union entre elle et la ferme. Que l'âme du maître soit remplie par la beauté et le charme de la vie rurale. Qu'il partage les émotions des agriculteurs, qu'il sache s'attrister de la pluie qui noie les labours, de la bise qui les dessèche, que son cœur se gonfle de joie à la vue des épis qui baissent la tête sous le poids des

grains et des grappes mûres qui soulèvent les feuilles pour recevoir les derniers baisers du soleil ; l'enfant le comprendra, le saisira.

Mais si le maître d'école n'a pour la vie agricole qu'indifférence ou dédain, son influence sera néfaste, quelque précaution qu'il prenne.

Qui dira jamais ce que certains villages doivent à de vieux maîtres restés près de la terre, sans que pour cela la lecture, l'écriture, le calcul et le reste aient été moins bien enseignés !

L'âme paysanne de ces vieux maîtres a été bienfaisante aux générations qu'ils ont élevées ; elle les a fixées au sol natal.

Où sont-ils maintenant, parmi les jeunes maîtres, les vrais amis de la terre ? Et s'ils se rencontrent quelque part, sont-ils encouragés ?

Le certificat d'études primaires exerce, lui aussi, à ce point de vue, une influence nettement défavorable : muni de ce diplôme, le jeune homme trouve dommage de continuer le métier que, sans l'avoir, faisait son père.

Il faut donner au petit agriculteur une haute idée de la valeur de la charrue et des autres instruments aratoires ; il faut lui rendre surtout l'orgueil de son village et de sa profession agricole.

L'abandon de la terre est un fait économique et moral d'une portée immense : il vaut bien quelques efforts et quelques sacrifices. L'école n'est pas encore ou n'est plus ce qu'elle devrait être ; elle doit, elle peut se perfectionner, se modifier. L'enseignement y est défectueux ; il répond mal à son but. L'école ne rend pas les services qu'elle pourrait et qu'elle devrait rendre ; son effet utile n'est pas en relations avec les sacrifices qu'elle exige et qui sont faits pour elle. La tâche est hérissée de difficultés, le temps et la patience en viendront à bout. L'important est de s'y atteler pendant qu'il est temps encore. L'école doit devenir l'instrument qui relèvera la vie agricole.